



HAL
open science

Un manuscrit retrouvé de Jean-Joseph Rabearivelo

Jean-Louis Joubert

► **To cite this version:**

Jean-Louis Joubert. Un manuscrit retrouvé de Jean-Joseph Rabearivelo. Travaux & documents, 1995, 06-07, pp.181–189. hal-02174278

HAL Id: hal-02174278

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02174278v1>

Submitted on 22 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un manuscrit retrouvé de Jean-Joseph Rabearivelo

On sait que l'œuvre du poète malgache Jean-Joseph Rabearivelo comporte un nombre important de textes restés inédits à sa mort et dont bien peu, à part les *Vieilles Chansons des pays d'Imerina* et plus récemment le roman *L'Interférence*, ont connu la publication posthume. La commémoration du cinquantenaire de la mort du poète en 1987 a été l'occasion d'une tentative d'inventaire de ce patrimoine quelque peu oublié. La famille de Rabearivelo a libéralement accepté de communiquer aux chercheurs un certain nombre de manuscrits, dont plusieurs ont pu être photocopiés, grâce au Centre Culturel Albert Camus d'Antananarivo. Parmi ces textes revenus au jour figure un épais dossier de 274 pages, portant sur la page de titre *Chants d'Iarive précédés de Snoboland*. C'est un texte assez peu évoqué par les critiques qui se sont intéressés à Rabearivelo. Josette Rakotondradany a été une des rares à en proposer une description succincte, dans sa thèse sur *l'Univers de Jean-Joseph Rabearivelo* (Université de Provence, 1987), où elle cite d'ailleurs quelques textes inédits extraits de l'ouvrage.

Ce manuscrit, dont j'ai pu examiner la photocopie, est manifestement une copie préparatoire à l'édition. Il comporte un certain nombre d'indications destinées au compositeur-typographe : choix de mise en page, quand Rabearivelo indique que tel poème doit s'inscrire sur une seule page ; précisions typographiques (certains poèmes doivent être imprimés en italiques) ; corrections apportées à des poèmes précédemment publiés ; calibrage minutieux qui aboutit à un volume de 274 pages etc. Ces indications sont la plupart du temps de l'écriture de Rabearivelo, mais certaines témoignent d'interventions extérieures. Une main étrangère a repris et parfois corrigé les paginations, comme si un travail éditorial de préparation de la copie avait été entrepris. Une main (peut-être plus récente, mais, seul, l'examen attentif du manuscrit original pourrait le confirmer) a numéroté les différents « cahiers » qui constituent

l'ouvrage. Un point d'interrogation, qui ne ressemble pas à l'écriture habituelle de Rabearivelo, en marge du couplet — assez mal venu — d'un poème, semble refléter la perplexité de l'éditeur.

Il serait important de pouvoir dater exactement le document. Il ne comporte pas de date explicite. Mais Rabearivelo avait prévu une page « Du même auteur » à placer au verso de la page de titre. Le feuillet manuscrit se présente ainsi :

Du même auteur

POÉSIE :

<i>La coupe de cendres</i>	épuisé
<i>Sylves</i>	"
<i>Volumes</i>	"
<i>Chants pour l'Amitié</i>	à paraître
<i>Trèfles</i>	"
<i>Cailloux taillés</i>	"

LITTÉRATURE :

Les enfants d'Orphée (5 vol., dont 4 à paraître)

ROMAN :

<i>L'Aube rouge</i>	à paraître
<i>L'Interférence</i>	"
<i>La fille de Baholy</i>	en préparation
<i>Une vie de chienne</i>	"

et diverses traductions

Ce tableau correspond à ceux que l'on peut lire en tête d'autres ouvrages de Rabearivelo (toujours très soigneux dans la présentation de la liste de ses œuvres : ici, l'oubli de la mise en italiques de « Cailloux taillés » n'est sans doute qu'une négligence, exceptionnelle chez lui). Ce récapitulatif donne des précisions sur le moment où Rabearivelo compose ses *Chants d'Iarive et Snoboland* : c'est après la publication de ses trois premiers recueils poétiques : *La coupe de cendres* (1924), *Sylves* (1927) et *Volumes* (1928) ; d'ailleurs, ces deux derniers ouvrages sont, comme on va le voir, reversés dans les recueils en préparation. Il indique d'autre part comme déjà paru le premier volume des *Enfants d'Orphée* (c'est le seul qui sera effectivement imprimé) : l'éditeur Esclapon de l'île Maurice l'a sorti en 1931. En revanche, la liste ne souffle mot des pièces de théâtre auxquelles Rabearivelo commence à travailler sans doute dès le début des années 30 (*Imaitsoanala fille d'oiseau* paraîtra en 1935). De la mise en relation de ces éléments on peut conclure que la préparation de *Chants d'Iarive* et de *Snoboland* a dû occuper le début des

années 30, et peut-être plus précisément l'année 1931. Mais il peut s'agir d'un projet qui s'est étalé sur plusieurs années et dont nous ne connaissons que le point d'aboutissement, — en fait le point d'interruption.

Comme nous manquons pour l'instant de documents biographiques, de lettres, etc., permettant de nous faire une idée des intentions de Rabearivelo lorsqu'il préparait ce recueil, comme des raisons pour lesquelles le projet n'a pas abouti, il faut se résoudre à interroger le texte seul.

Rabearivelo reprend dans *Chants d'Iarive* et *Snoboland* les poèmes de *Sylves* et *Volumes*, souvent à partir de pages imprimées détachées d'un exemplaire des recueils, en les disposant toutefois selon un ordre nouveau. On peut donc supposer que le recueil en gestation voulait produire un bilan poétique : non pas des "œuvres complètes", puisque les poèmes de la *Coupe de cendres* sont éliminés, mais les poèmes dont Rabearivelo pense, vers 1931, qu'ils définissent son projet poétique. A ces poèmes déjà connus, Rabearivelo ajoute une liasse d'inédits : certains, comme les *Chants pour Abéone*, connaîtront une publication séparée un peu plus tard (1936) ; d'autres resteront oubliés dans les papiers du poète (peut-être parce que sa manière va changer profondément avec l'écriture de *Presque Songes et Traduit de la Nuit*). Les manuscrits des textes inédits se présentent sous forme de belles calligraphies de la main de Jean-Joseph Rabearivelo, comportant quelques rares corrections, mais presque aucune rature ou hésitation de plume. Leur apparence diffère profondément des manuscrits de *Presque Songes* dont certains ont été reproduits (notamment dans la thèse citée de Josette Rakotondradany, ou dans celle de Liliane Ramaroso) : Rabearivelo y multiplie alors les repentirs et les variantes. On peut supposer que les manuscrits de *Chants d'Iarive* et *Snoboland* ont été mis au net pour l'imprimeur et que nous ne lisons pas le premier jet de ces textes. D'ailleurs tous les textes calligraphiés ne sont pas des originaux, certains sont des copies manuscrites de poèmes déjà imprimés, figurant dans *Sylves* ou *Volumes*, et dont, pour des raisons qui nous échappent, Rabearivelo n'a pas pu disposer de la version imprimée. Quelques autres poèmes ont été dactylographiés : ce sont, eux, des textes inédits et ils présentent eux aussi très peu de corrections.

Pour donner une idée de l'organisation de l'ouvrage, on peut reprendre la table des matières en indiquant le contenu et la longueur prévue par Rabearivelo lui-même pour chacune des sections du double recueil.

Première Partie

SNOBOLAND

Élusions

15 pages.

[Il s'agit de poèmes inédits, calligraphiés, placés par l'épigraphe sous le signe de Mallarmé]

Vers le bonheur [intertitre repris de *Volumes*]

13 pages

[Poèmes calligraphiés, qui sont la copie manuscrite des premiers poèmes de *Volumes*. Les trois dernières pages reprennent les pages XVII-XIX de l'édition]Nobles dédains [intertitre repris de *Sylves*]

11 pages.

[Il s'agit des pages XIII à XX de *Sylves*, auxquelles s'ajoute le « Poslude » du même recueil]Fleurs mêlées [intertitre repris de *Sylves*]

17 pages prévues (on compte 20 pages dans la copie, mais Rabearivelo indiquait des aménagements de certaines mises en page).

[Poèmes extraits de *Sylves*, auxquels s'ajoutent des poèmes inédits, dactylographiés (« Vendémiaires », qui est une invocation à Apollinaire, dédiée à Jean Royère ; poème dédié à François Viélé-Griffin]Destinée [intertitre repris de *Sylves*]

8 pages.

[Poèmes de *Sylves*]

Dixains

15 pages.

[Poèmes repris de *Sylves*]Rythmes [remplace l'intertitre « Interlude rythmique » de *Volumes*]

10 pages.

[Poèmes de *Volumes*]Inscriptions [remplace l'intertitre « sept quatrains » de *Volumes*]

10 pages prévues.

[Aux « sept quatrains » de *Volumes* s'ajoutent 8 quatrains nouveaux, dactylographiés]La Guirlande à l'amitié. Envois de *Sylves* [constituait une des parties de *Volumes*]

16 pages prévues.

[Poèmes repris de *Volumes*]

Deuxième partie

CHANTS D'ARIVE

Sonnets et poèmes [reprend l'intertitre de *Sylves*]

21 pages.

[Poèmes de *Sylves*]

Arbres [reprend l'intertitre de *Volumes*]

16 pages.

[Poèmes de *Volumes*]

Regrets d'Arive et d'Imanga

22 pages.

[Poèmes inédits, calligraphiés]

Chants pour Abéone

26 pages.

[Poèmes inédits au moment de la composition du recueil. la dédicace est notablement différente de celle retenue pour l'édition de 1936. On lit en effet :

A mes trois affections :

ma mère

ma femme

et Sahondra

ainsi qu'à toi, mon ami,

mon frère, J.-H. Rabekoto

mon devancier en l'aventure,

J.-J. R.]

Cœur et ciel d'Arive [reprend l'intertitre de *Volumes*]

16 pages.

[Poèmes calligraphiés, mais qui sont en fait la copie manuscrite des poèmes de *Volumes*]

Deux petites suites d'été

20 pages.

[Reprend d'abord la suite « Au soleil estival » de *Volumes*, dédiée à Charles Maurras.

Puis donne une seconde suite, calligraphiée, inédite, dédiée à Henri Mariol]

*

Il est clair que la première tâche serait d'édition du recueil tel que Rabearivelo l'avait médité et préparé. Ce qui ouvrirait de nouvelles pistes aux études sur l'œuvre du poète. En attendant que soient résolus les problèmes de tous ordres posés par un tel projet d'édition, on peut déjà soulever quelques points au fil d'une lecture vagabonde du manuscrit.

Le titre *Snoboland* est plutôt bizarre. Il s'éclaire éventuellement par le poème « Fétiche » (p. 22 du manuscrit), repris de *Volumes*, dans lequel Rabearivelo évoque un « fétiche nègre » (souvenir d'Apollinaire ?) qu'il a rangé dans sa bibliothèque parmi ses livres :

quel plaisir snob m'incita pourtant,
sans compter sur toi pour mon destin
à t'ériger au sein de mes livres

alors que sur cet autel pollu,
regrettant ton règne révolu,
à jamais se sont closes tes lèvres ?

Le « snobisme » serait de jouer avec le pouvoir mort des forces autrefois sacrées. Autocritique ou crainte diffuse du poète malgache de langue française devant le triomphe du livre et de la modernité. Le « Snoboland » serait-il le pays où les fétiches se sont tus, Madagascar si l'on veut, que ses reines ont déserté ? Le thème de la « princesse exilée », de la « race oubliée », de « la terre qui meurt » court tout au long de l'œuvre. Le « snobisme » de Rabearivelo serait de témoigner d'une absurde et glorieuse fidélité au souvenir du passé royal (ce qu'évoque la dernière strophe du poème inaugural de la séquence « Cœur et ciel d'Iarive » dans *Chants d'Iarive*) :

[afin que]
ma jeunesse dernière ait pour orgueil suprême
d'avoir pu reflleurir des tombes désolées
et d'avoir, ô mon sang, accordé ta coulée
au rythme intérieur, au chant de mon poème !

Le goût de Rabearivelo pour les allusions intertextuelles, les dédicaces, les allusions, les invocations, les citations non signalées, etc. peut parfois intriguer. Certes, le chapelet des noms propres dessine d'abord la configuration des goûts littéraires du poète malgache : de Mallarmé à Apollinaire, de Viélé-Griffin à Henri de Régnier, de J. de la Ville de Mirmont à Philippe Chabaneix, l'éclectisme est de rigueur, mais une dominante néosymboliste et fantaisiste s'affirme. Rabearivelo n'a guère d'affinités avec l'avant-garde des années 20 et 30. Une autre série de noms renvoie aux poètes avec qui il est en relations très personnelles (Pierre Camo, Robert Jules Allain, Henri de Brugada à Madagascar, Robert-Edward Hart à l'île Maurice) ou à ses amis malgaches, dont certains sont également poètes (Ramilijaona, Lysber, etc.).

Un nom peut intriguer : celui de Kikou Yamata, porté en dédicace de la deuxième partie, « Chants d'Iarive ». Sans doute

oubliée aujourd'hui, Kikou Yamata était une japonaise, ayant longtemps vécu à Paris et devenue écrivain de langue française. Elle avait publié à Tokyo, en 1918, des *Ballades et promenades*, puis en 1924, au divan, sous le titre *Sur des lèvres japonaises*, un recueil de traductions de « poèmes et légendes de no », préfacé par Paul Valéry, auquel est dédié le « roman » *Masako* (1925), méditation sur le mariage à la japonaise. C'est peut-être le récit de voyage *Japon dernière heure* (Stock, 1930) qui avait pu frapper Rabearivelo. Kikou Yamata y racontait un retour au Japon en jouant sur sa double culture, française et japonaise. La dernière phrase du livre aurait pu être transposée par Rabearivelo : « J'ignorais qu'en ces aller-retour entre France et Japon, j'allais découvrir le mal du siècle, le prix menacé de deux civilisations qui me sont chères et nécessaires ». Kikou Yamata vient de ce Japon qui fascine les Malgaches et s'impose à eux comme un modèle depuis la fin du XIX^e siècle (il leur montre comment emprunter les techniques de l'Occident sans renier la tradition ancestrale). Elle représente ce que Rabearivelo rêvait de réussir : une carrière littéraire reconnue par les maîtres français (Paul Valéry...) et fondée sur la fidélité à la culture d'origine.

L'un des intérêts du gros dossier constitué par Rabearivelo est aussi de nous faire deviner ses tâtonnements de poète. On le sent souvent gêné par son choix de la versification classique (il arrive que se glisse dans un poème en alexandrins quelque monstre de treize syllabes). S'il tente de pasticher le sonnet mallarméen, c'est en multipliant les chevilles malheureuses, en imposant au vers une métrique de plomb. Mais son vers peu à peu s'assouplit. Et surtout, parmi les maladresses et les pesanteurs, il arrive que s'impose tel bonheur d'expression. Ainsi dans ce poème — un des inédits de la section « Deux petites suites d'été » de la partie *Chants d'Iarive*, — où le mélange du sujet prosaïque (les vendeurs de letchis venus de la Côte) et de l'emphase post-symboliste (ces « parfums luisants languissants », cette « soif d'inconnu »...) produit des dérapages subtils.

Fresque de décembre

C'est décembre. Il pleuvra ; nous ne sortirons plus
la nuit, Lys-Ber, pour voir la maison de nos belles,
ni pour nous dire les charmes des livres lus.

Et nous ennui[e]rons, si, voluptés nouvelles,
le sanglot de la pluie et le cri de nos toits
ne balancent notre âme et la tristesse en elle ;

tandis que nous jouerons avec le chat matois
que j'aime tant, que j'ai, tu dis, gâté, peut-être
comme une femme aimée, et qui mordra nos doigts

doucement. Nous rions ; soudain, de la fenêtre,
après les éclairs de l'orage commençant,
nous verrons qu'un reflet doré vient de paraître ;

puis des voix nous viendront qu'en les reconnaissant
nous saurons être de nos parents de la Côte,
porteurs, pour la Noël, de fruits couleurs de sang.
Ils monteront. Le chat, pour la corbeille haute
au parfum de poissons qu'un servent posera
nous quittera d'un bond, tel un félin qui saute.

*

Dans une cage en bois des îles, un ara
jasera, cependant que, déroulant son pagne
à ramages, un oncle, avant d'ouvrir les bras

attendra. Essayant de plaire, sa compagne,
qui nous est inconnue et qui a des accents,
nous offrira des fruits muscats de sa campagne.

La chambre s'emplira de parfums languissants,
et nous dégusterons de tendres randzalias
tandis que l'inconnue, en des mots caressants

mais graves pour avoir de la mélancolie,
évoquera pour nous son rivage lointain
où, sous les vents marins, de grands palmiers se plient.

Nous fermerons nos yeux pour mieux voir ces matins
bleus, intensément bleus qui chantent sur ses lèvres
des plaisirs abolis et des charmes éteints

et qui donneront d'amollissantes fièvres.

*

Et notre soif, Lys-Ber, notre soif d'Inconnu
sera plus avisée en ce soir de décembre
où nous écouterons une âme mise à nu,

au milieu des regrets qu'elle a des pays d'ambre,
de fougères, de paix et d'amples visions
où des soleils de feu tombent parmi des pampres,

chanter le bel attrait de nouveaux horizons,
et des forêts de miel, et des huttes fragiles,
par le rythme nombreux et ses tristes chansons !

Lys-Ber, allons-nous-en ! Quittons nos murs d'argile !

Lys-Ber, on le sait, était poète de langue malgache, ami de cœur de Rabearivelo, qu'il a précédé sur les chemins de la mort. C'est lui qui inspire une grande partie des *Chants pour Abeone*.

La « terza rima » de cette « Fresque de décembre » se souvient encore trop des poètes admirés : Baudelaire, Mallarmé, quelques autres. Il suffira que Rabearivelo oublie l'alexandrin et ses chevilles, abandonne le jeu des citations trop explicites, pour qu'il trouve sa voie poétique, car, dans ce poème, on entend déjà son inimitable mélancolie.

